

Mathieu Riboulet

Avec Bastien



AVEC BASTIEN

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'Amant des morts, 2008.

chez d'autres éditeurs

Un sentiment océanique, Maurice Nadeau, 1996.

Mère Biscuit, Maurice Nadeau, 1999.

Quelqu'un s'approche, Maurice Nadeau, 2000.

Le Regard de la source, Maurice Nadeau, 2003.

Les Âmes inachevées, Gallimard, « Haute enfance », 2004.

Le Corps des anges, Gallimard, « Collection Blanche », 2005.

Deux larmes dans un peu d'eau, Gallimard, « L'Un et l'Autre », 2006.

Mathieu Riboulet
Avec Bastien

portrait

Verdier

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2010
ISBN : 978-2-86432-611-3

La beauté est une énigme.
ДОСТОЇВСКИ

Appelons-le Bastien.



Au moment où sur lui mon regard se fixe pour toujours, il est de trois quarts dos, avec pour seule parure de grosses chaussures de style militaire, occupé à répandre le fruit de sa jouissance sur le visage angélique d'un jeune homme très bien qui avait fougueusement œuvré pour obtenir ce résultat. On aurait, à ce jeune homme, donné le bon Dieu sans confession, à juste titre d'ailleurs puisqu'il en avait, de toute évidence, bel usage. Ensuite Bastien se recule, il est maintenant presque de profil et se penche vers l'angelot blond qu'il saisit au menton entre le pouce et l'index, et sans aucune arrière-pensée de barbichette, de rire ni de tapette le fêta à coups de langue sur un registre plus canin que câlin. Le bonheur de l'autre redouble, le flanc de Bastien ne cille pas, puis il se redresse et s'en va d'un pas d'animal sans prédateur, laissant l'extase œuvrer dans le corps du délit. Ensuite je vois d'autres garçons, dans des décors aussi dépouillés qu'eux, s'agiter de diverses manières, mais aucun

d'entre eux ne rémane sur mes pupilles. Restons plutôt avec Bastien.



À quinze ans près, j'aurais pu être ce blondinet extatique. M'aura manqué, historiquement, l'espèce de décontraction qui a gagné l'usage du corps. De sorte que nous occupons, Bastien et moi, deux points bien distincts d'un même espace, ce promontoire luxuriant, aussi essentiel qu'inutile, où la pornographie s'avance en surplomb du désœuvrement, devenant une fin en soi. Nous sommes comme l'archipel, reliés par ce qui nous sépare : le regard, porté au corps comme un fer. L'usage métaphorique de cette arme est la condition même de notre rencontre, elle marque la fin de mes possibilités et le début de la liberté de Bastien. De ce dispositif où nous nous sommes, lui et moi, sciemment installés, nous ne sortirons pas, sinon pour passer à autre chose et probablement l'un sans l'autre. Nous n'en sommes pas encore là.



Bastien a six ans, point à peine repérable dans le vert d'une prairie en pente douce, à Bongue, Corrèze, les pieds dans le ruisseau il malmène la

peau de son ventre comme s'il voulait en tester la solidité, en offrir le contenu au ciel indifférent. Bastien scandalisé de cette indifférence, et farouche, muet, buté, oppose aux railleries de ses frères, se vengeant, à son tour une indifférence céleste. Bastien a maille à partir avec le ciel, à six ans il le sait. Ce n'est pas une mince affaire, mais ça ne lui fait pas peur. Rien ne lui fait peur, ce qu'il a sous les yeux, au-dessus de la tête, sous les pieds : un pays trop grand pour les morts qu'il porte, trop vieux pour les vivants, misérable et splendide. Il ne se laissera pas gagner, puis perdre, par la rêverie, il ne s'en laissera pas conter par le silence de ces espaces, pas plus que par son père, ses frères, ni par sa mère.



À huit ans il se prend d'amour pour Nicolas, un de ses camarades d'école au front trop grand, à l'œil droit légèrement déviant, toujours au bord des larmes tant les railleries dont il est l'objet à cause de son physique disgracieux le maintiennent enfoncé juste au-dessous de la ligne de flottaison. De rage, d'amour et de compassion, par solidarité Bastien la nuit pleure, pensant à venger Nicolas de ces affronts abjects. Là naît son mépris pour les petites bassesses grégaires qui font l'ordinaire

humain et nous conduisent de temps à autre à l'abîme, mépris dont la croissance ne cessera plus. Naturellement il ne confie cet amour à personne, pas même à Nicolas, il le laisse macérer, lui ouvrir le ventre et lui retourner les entrailles, et quand il n'en pleure pas il s'en mord les poings, qu'il tient serrés – de peur de perdre quoi? À la rentrée suivante, plus de Nicolas, il est mort quelques jours plus tôt dans un accident de voiture en remontant de Tulle. C'est la mère qui conduisait, elle n'a eu que quelques égratignures. Au tout-venant des élèves ça ne fait pas grand-chose, il était vraiment trop moche pour qu'on s'en souvienne durablement. Bastien, lui, est anéanti. Il songe à prendre le deuil mais renonce, lui qui n'a pourtant peur de rien, à l'idée de devoir affronter les questions des autres, tous les autres. Il voudrait être une fille du siècle dernier pour, comme son arrière-grand-mère qu'il a vue en photo, pouvoir se couvrir la tête d'un méchant fichu noir que tout le monde trouverait bienséant. Alors il découpe grossièrement dans un vieux rouleau de tissu noir un carré de la taille d'un mouchoir qu'il noue autour de son bras et porte sous ses vêtements, jour et nuit. Ce qu'il y a en lui est trop grand et le monde trop petit.



À onze ans il est déjà épuisé par les compensations qu'il doit sans cesse fournir pour combler le hiatus, et personne à qui se confier. Depuis longtemps il se cache de ses frères, qui de toute façon n'expriment aucune curiosité particulière à son endroit. Lui, en revanche, les observe beaucoup, et longtemps, méthodiquement, ce dont ils ne se doutent pas, croyant qu'il joue à leurs côtés alors qu'il se demande de quoi sont faits leurs os, de quelle couleur est leur sang, comment leurs muscles peu à peu se dessinent, ce qu'il adviendra d'eux quand ils mourront. Ils rient toujours de tout, Bastien pense qu'ils ne pourront pas toujours faire ça. Il se demande aussi comment il se fait que lui pleure autant qu'eux rient, ce qu'il ne pourra pas non plus toujours faire. Il est conscient qu'il faudrait trouver un juste milieu, mais pour l'instant il ne sait pas ne pas pleurer, quand le soir tombe et qu'il s'attarde dans la combe qui le sépare de la forêt, pensant à Nicolas. Il avait bien quelque chose à dire, mais quoi? Revenons à nos agneaux.



Bastien est au milieu d'un gué de quelques années qu'il traverse sans faux pas. Son corps est à l'apogée, ses possibilités et ses goûts suivent. Il sait tirer parti de la beauté assez atypique qui lui a été impartie

à l'arrivée et s'est dévoilée tardivement, aux approches de la trentaine : une clientèle se presse pour voir ça maintenant que la mode des corps lisses et sculpturaux est quelque peu passée et que la frange de l'industrie cinématographique qui se pique de pornographie fabrique des objets de plus en plus précis, aimables et léchés, mal élevés juste comme il faut, pratiquement sur mesure. Pour les uns et les autres c'est une affaire d'intérêts bien compris. Les producteurs se rincent l'œil, et à l'occasion se paient sur la bête, en encaissant les deniers générés par leur petit commerce, les consommateurs, en dépensant ces mêmes deniers, se perdent la plupart du temps dans la contemplation de l'image toujours recherchée et jamais fixée qu'ils poursuivront jusqu'au tombeau et pour laquelle, quand ils la trouvent, ils tueraient sans réfléchir, faute de quoi ils se dissolvent habituellement en une jouissance qui n'a de misérable que le nom qu'on lui donne quand on ne l'a pas éprouvée. Les acteurs, eux, donnent tout. La lumière ne les affole pas, non plus la nudité totale des corps et des décors. Là, ils se livrent à des actes inouïs dans un élan parfois teinté de volontarisme mais la plupart du temps avec calme, discipline, conscience et bonne humeur. Ils donnent tout. Ils sont payés pour donner. Ce faisant, on le sait, ils ne lâchent rien.



Chacun de notre côté, Bastien et moi sommes bien dans cette faille. Il est heureux de donner, je lui sais gré de ne rien lâcher. Son mystère croîtra à la mesure de sa nudité, de ses propositions toujours plus audacieuses dont aucune n'épuisera mon regard. Cela n'aura qu'un temps, nous le savons, nous faisons nos provisions de ces obscénités délicieuses dont nous tapissons nos mémoires en prévision des jours moins fastes qui nous attendent. Par exemple Bastien à la renverse sur cette table où aurait pu trôner, coquette, quelque coupe de fruits dressée par sa mère, ou la mienne, tête dans le vide, poings liés d'une fine cordelette blanche – autour de lui on s'agite, des gars que ni lui ni moi ne voyons. Le matériel est sur la table, bien apprêté, il luit un peu à cause de la chaleur dégagée par les projecteurs : soixante-dix kilos de tissus nerveux, musculeux, de sang, d'os et d'eau parcourus d'un long souffle, réunis par mille pensées éparses, dont celle qu'il a encore oublié de fermer la fenêtre de la cuisine avant de partir, par laquelle son chat risque de s'échapper. Du beau matériel. À côté, luisant aussi, un peu de cuir, de métal, un flacon de verre opaque, au sol une lanière. Les gars s'approchent, c'est à lui de jouer qui ne sera découpé en morceaux que par la caméra, Bastien à la volée pour ceux qui vont s'en saisir.



C'est inouï, j'entrerais en lui de plain-pied qu'il m'en faudrait encore, que je n'en serais pas rassasié. Je ne voudrais pas de Bastien pour faire ma vie parce que ma vie consiste essentiellement en une contemplation à l'occasion rageuse de l'inappropriable : le corps du désir. Bastien à mes côtés pourrait raisonnablement craindre que je ne le tue, faute de pouvoir être lui, ce que le pauvre garçon ne mérite pas. Je parviens mieux et sans désagréments pour quiconque au même résultat en le sachant dûment protégé par l'écran. Je me demande s'il sait cela quand, en montant sur la table, il s'offre : que le corps souverain qui est le sien pour quelques années restera longtemps dévasté dans ma mémoire enfiévrée, donc sans doute dans des centaines d'autres mémoires parfois plus obsessionnelles encore que la mienne.



L'inépuisable mystère qu'a constitué Bastien pour les siens tout au long de l'enfance : la mère désarçonnée, mais confiante, par l'opacité qu'il a présentée d'emblée quand ses frères étaient d'une lisibilité parfaite, telle qu'elle avait été rassurée

après avoir craint de ne savoir s'y prendre avec ses garçons, le père aussi désarçonné mais plus déterminé à tenter d'y voir clair, à obtenir quelque explication réaliste. Les frères n'y voyaient pas malice, Bastien était Bastien, une tête de lard qu'ils aimaient par réflexe, le petit dernier qu'on protège et charrie tour à tour. À l'adolescence, bien sûr, ça s'est délicatement mais sûrement compliqué, à cause de ces corps d'hommes qui leur montaient à la tête. Bastien, lui, pensait que c'était partout comme chez lui, que les pères et les mères étaient tous aimants, attentifs et étonnés comme les siens, les frères protecteurs, rieurs et bagarreurs, et ne voyait rien là qui pût répondre à la totalité des questions qui le hantaient sans qu'il parvînt seulement à les formuler. Et partout autour d'eux la campagne infinie qui à la fois compliquait et apaisait le tout que sa vie formait sans hâte mais sans répit.



Il voudrait être une fille, pas seulement pour pleurer l'ombre de Nicolas reparti dans les limbes sans avoir goûté ici-bas autre chose que la raillerie et l'amertume. Non qu'il soit mécontent d'être un garçon, mais il voudrait aussi être une fille, avoir la possibilité d'être une fille. Ça lui vient sans doute

de cette arrière-grand-mère dont la photographie le fascine tant, et le fichu, les mitaines, l'entrelacs ferme du coton noir dont elle s'enveloppait. Ces habits-là traînent encore dans une malle du grenier, avec les bonnets de dentelle sommaire, défraîchie, la jupe lourde, le sarrau, un monde de tissus roides, de renfermé, un monde de peu peuplé de gens de rien. L'aïeule n'avait jamais quitté Pralong, là-bas derrière les grands prés inclinés au sud, couronnés de sapins noirs. Bastien se demandait si les choses étaient plus faciles à comprendre quand on avait ça sur le dos, ou au contraire encore plus mystérieuses, et pour savoir, l'après-midi quand il rentrait le premier, ou tard dans la nuit quand tout le monde dormait sauf lui parce qu'il avait trop matière à penser pour dormir, il s'en revêtait. Imaginer cela : Bastien a dix ans, il se noue un jupon autour du cou qui lui arrive aux pieds, se coiffe d'un fichu et marche, son pas de souris glisse plus furtivement encore que le tissu qu'il anime. Qu'est-ce que ça fait d'avoir les jambes nues réunies par une jupe plutôt que séparées par un pantalon, où est-ce qu'on met ses mains quand on n'a plus de poches ? Et encore n'a-t-on pour l'instant rien de sexué pour compliquer la tâche.



Bastien se moque de la fraîcheur du grenier, du mauvais plancher qui lui fiche des échardes dans les pieds, quand on se mesure au ciel on ne s'arrête pas à de tels détails, on le défie en fille même si on est un garçon, surtout si on est un garçon. On y lève les bras quand bien même les jupons n'ont pas de manches, on se sent prêt aux cruautés les plus sombres, à s'en aller défier les plus terribles monstres, en un mot en fille on est cent fois plus courageux... Bastien n'a pas peur d'avoir découvert ça, mais il a peur d'en parler, il sent que ses frères ne verraient pas les choses de cet œil. Bastien remet les affaires dans la malle, il ne cessera plus de s'habiller en fille dans les interstices que les temps et les lieux qu'il traversera lui laisseront pour se faufiler dans l'immense courage féminin.



L'empreinte que son amour pour Nicolas a laissée en lui : toujours Bastien, dans une réunion, une classe, une fête, dans les jardins la nuit, les backrooms, au travail, va vers le garçon le plus atypique, décalé, bizarrement construit, s'approche de celui dont le regard, l'épaule, la démarche ou l'allure attise l'indifférence. C'est le tribut qu'il paye à Nicolas, à l'âme pâle qui balaya le paysage de son enfance solitaire en lui faisant découvrir la joie amère

des larmes et des entrailles renversées. À chaque fois c'est comme s'il jetait une fleur sur sa tombe, comme s'il crachait sur la férocité des garçons de sa classe qui avait eu raison, plus encore que la mauvaise conduite de sa mère, du bout de chou égaré envahi de chagrin. Et quand les beautés de magazine, ivres de leur propre existence, s'étonnent de ses choix d'un haussement de sourcil ou d'une moue dégoûtée, comme s'il trahissait sa classe par quelque grossière mésalliance, en Bastien pleinement s'épanouit le sentiment d'une justice rendue à son amour perdu. Ce qu'il serait devenu, Nicolas, ce que tous deux seraient devenus si toutefois en lui Bastien avait trouvé la force de l'arracher à ses champs, à ses foins, à ses bêtes en lui disant qu'il l'aimait, qu'il pouvait faire de lui ce qu'il voulait, qu'il lui vouerait sa vie, Bastien n'y pense jamais, non plus qu'à l'allure que son grand front et son œil dévié auraient donnée à son visage d'homme qui sue au bout des fourches et ploie du poids des tâches incessantes. Nicolas est un petit garçon mort qui flotte dans le grand corps de Bastien, dans sa grande âme, c'est un bandeau de brume qui se déploie dans l'ombre, c'est un allié précieux dans la bataille que Bastien livre au ciel. Et quand son corps est à l'œuvre, qu'il laisse circuler sur les plateaux nus encombrés d'accessoires et d'hommes affairés – qui dans l'ombre et qui dans la lumière,

JEAN-JACQUES SALGON

*Le Roi des Zoulous
07 et autres récits*

DOMINIQUE SAMPIERO

*La Lumière du deuil
Le Dragon et la Ramure*

MICHEL SÉONNET

*Que dirai-je aux enfants
de la nuit?
La Tour sarrasine*

ANNE SERRE

Le Mat

PIERRE SILVAIN

*Le Jardin des retours
Julien Letrouvé colporteur
Assise devant la mer
Les Couleurs d'un hiver*

BERNARD SIMEONE

*Acqua fondata
Cavatine*

SARAH STRELISKI

Accident

PHILIPPE SOLLERS

Le Saint-Âne

EMMANUEL VENET

*Ferdière, psychiatre
d'Antonin Artaud*

Précis de médecine imaginaire

GUY WALTER

Un jour en moins

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en juin 2010
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.

61250 Lonrai

N° d'imprimeur : 000

Dépôt légal : juin 2010

Imprimé en France